

## Trois sculpteurs atypiques

Gilles Daigneault

Numéro 63, printemps 2003

Art & publicité  
Art & Publicity

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)  
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Daigneault, G. (2003). Trois sculpteurs atypiques. *Espace Sculpture*, (63), 33–36.

GILLES DAIGNEAULT

## Trois sculpteurs ATYPIQUES

**1 - Georges Rousse** à la Galerie Graff — Voilà bien vingt ans que Georges Rousse s'échine à trafiquer des architectures de toutes sortes — qu'il traite comme fait le sculpteur avec ses matières brutes — pour créer des espaces, à la fois énigmatiques et ensorceleurs, qui se présentent sous la forme d'impeccables images cibachrome.

Des photos devant lesquelles le regardeur n'a souvent qu'un fantasme : passer, comme Alice, « de l'autre côté du miroir », déambuler dans l'espace *réel* (?), comme dans un site archéologique, quitte à ce que l'énigme de l'image — le passage des traces laissées sur le chantier à la belle organisation picturale de la photo — n'en soit guère déchiffrée, bien au con-

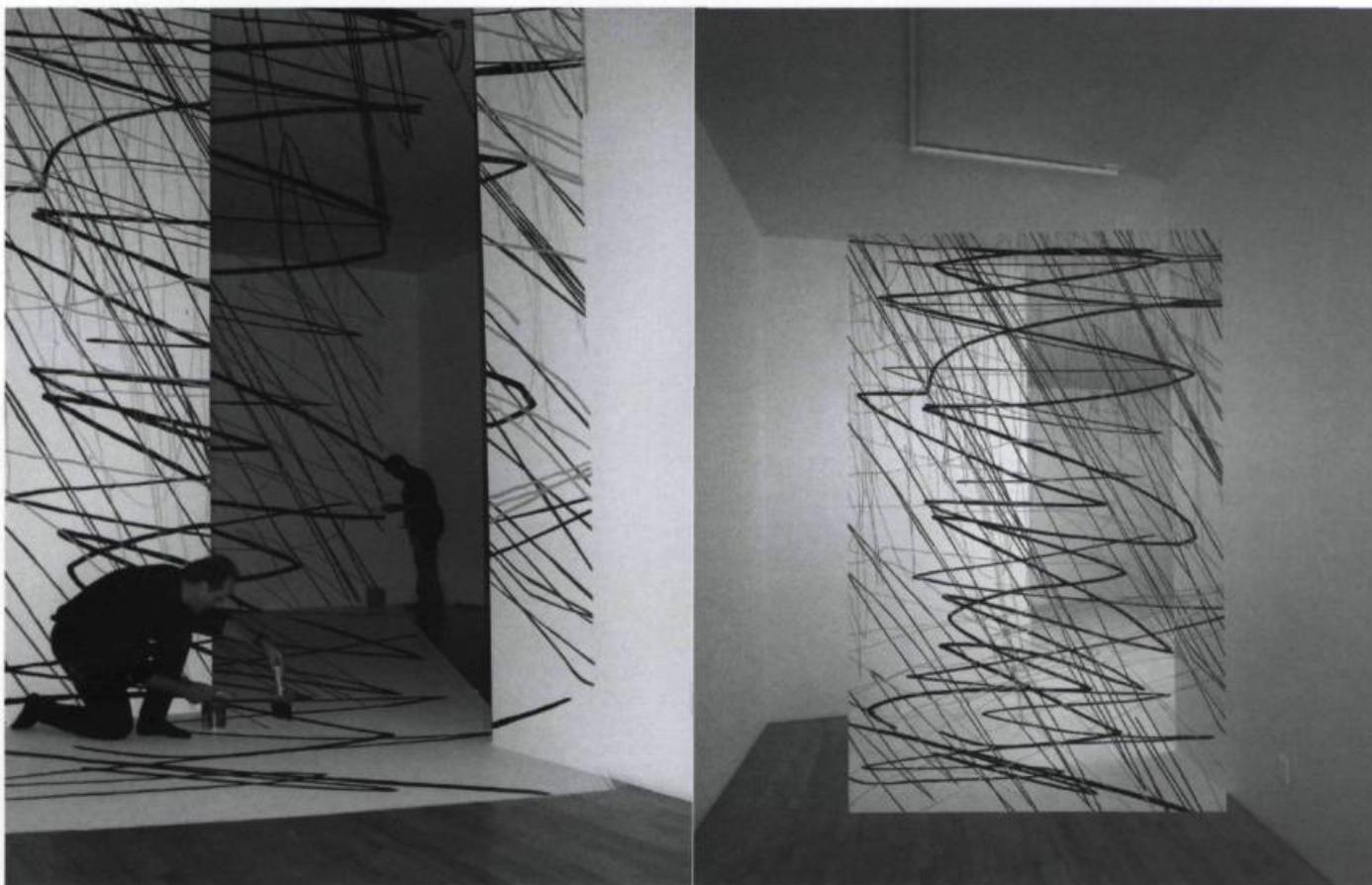
traire. (Il nous arrive de fantasmer des incursions semblables en présence de photos de l'« anarchitecte » Gordon Matta-Clark.) Mais, jusqu'à tout récemment, Rousse ne dérogeait pas à ce parti pris que Régis Durand décrit comme « l'élosion du travail physique parfois considérable qui conduit à l'œuvre photographique ». Et le théoricien de continuer : « le but de toutes ses opérations est de prendre une photographie, et tout ce qui précède n'est que préparatifs pour cela. » Il y avait donc la photo, et tout le reste faisait partie du jardin secret de l'artiste.

Or, à la Galerie Graff, dans la petite salle du fond où la direction ménage souvent un morceau de bravoure de l'exposition en cours, le regardeur était à même de réaliser un fantasme : il pouvait s'aventurer *dans* le dispositif d'écriture de Rousse. Pour ma

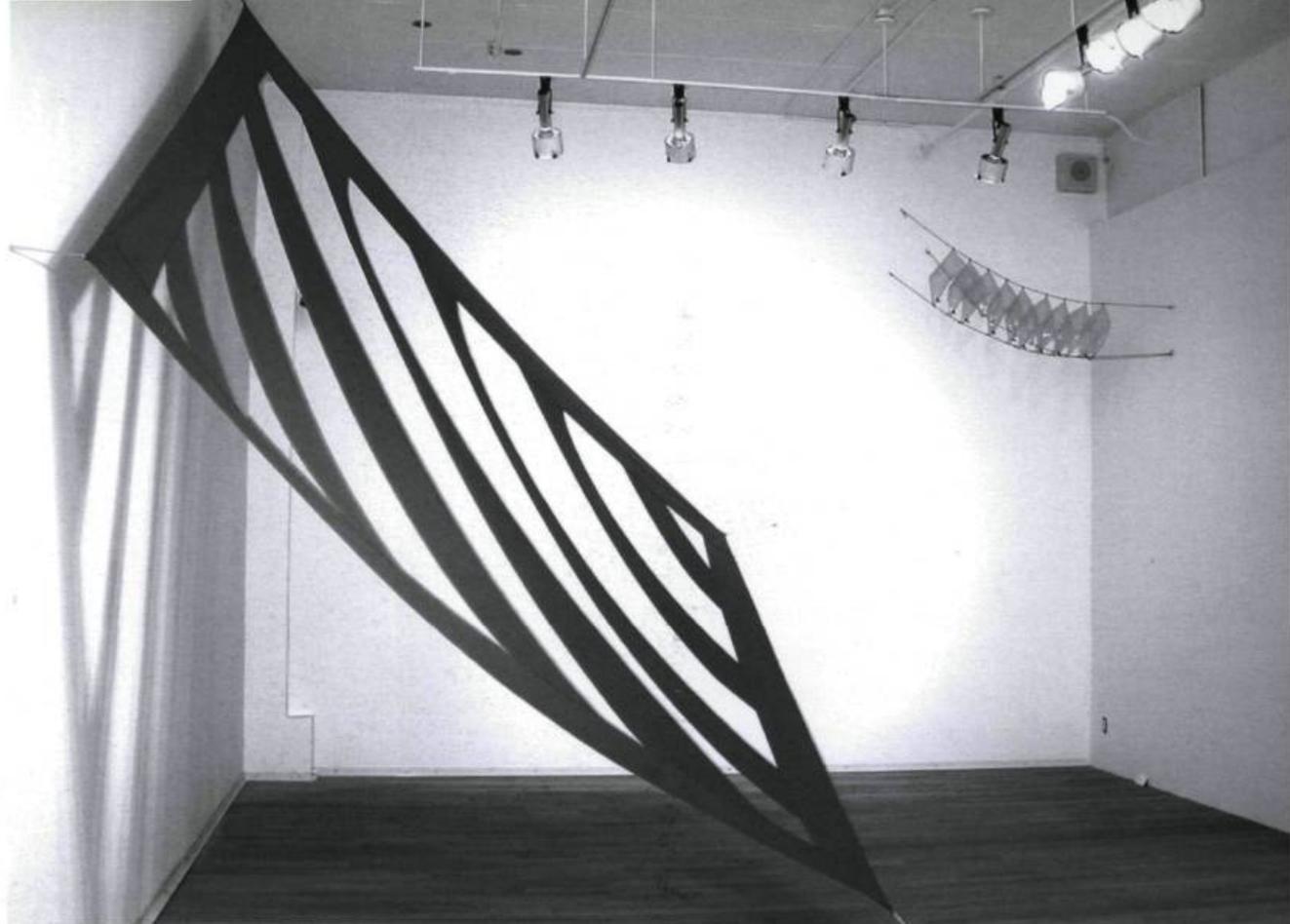
part, j'y suis allé à quelques reprises, pendant quelques jours, et j'avoue que, d'une fois à l'autre, je pensais de moins en moins à *la* photo, censée être l'objectif ultime de tout ce travail graphique qui envahissait des pans géométriques irréguliers sur le plafond, les murs et le plancher. Je marchais littéralement dans la peinture, et l'expérience était très sympathique. Un jour, j'ai pensé à J. B. Pontalis — à cause du fantasme ? — qui parlait, dans un petit livre également très sympathique que j'avais lu le matin, du « sentiment délicieux d'être dans un tableau qui n'a rien à faire de notre présence, mais nous permet de nous promener chez lui, de vivre en lui. » (En l'occurrence, l'auteur se baladait en Toscane !) Un autre jour, j'ai eu le sentiment de m'être introduit sur la scène d'un théâtre, d'en arpenter la scénographie ;

GEORGES ROUSSE,  
*Montréal* en cours  
de réalisation  
à la galerie Graff,  
octobre 2002.  
Photo : M. Forcier.

GEORGES ROUSSE,  
*Montréal*, 2002.  
Photographie couleur.  
125 x 160 cm.  
Photo : G. Rousse.



JEAN NOËL, *La mécanique des fluides*, 2002. Vue partielle de l'exposition. Musée d'art de Joliette. Photo : Jean Noël.



DENIS ROUSSEAU, *Synapses et autres phénomènes*, 2002. *Tiars*, détail. Photographie à jet d'encre, bois, fibre de verre, résine de coulage, peinture alkyde. Env. 3 x 5 x 6 m. Photo : Normand Rajotte.





JEAN NOËL, *La mécanique des fluides*, 2002. Vue partielle de l'exposition. Musée d'art de Joliette. Photo : Jean Noël.



DENIS ROUSSEAU, *Synapses et autres phénomènes*, 2002. *Cils*, détail. Bois, résine de coulage, peinture à l'huile et alkyde, caoutchouc, électroaimant, circuit électronique. 2,5 x 1 x 5 m. Photo : Normand Rajotte.

je m'identifiais aux gros personnages peints qui hantaient les premières mises en scène de Rousse jusqu'en 1984. Puis, dans le désordre, j'ai pensé à mon vieux penchant pour les sculptures éphémères *in situ* ; je me suis dit que ce grand dessin spatialisé n'aurait pas déparé la 3<sup>e</sup> édition de la *Biennale de Montréal*, qui avait lieu au même moment et qui faisait un sort à cette discipline ; j'ai eu l'impression que le projet montréalais de Rousse, qui expose à Graff depuis 1985, constituait aussi une sorte d'hommage à l'esthétique qu'a défendue la galerie au cours de toutes ces années et qui transite, entre autres, par la peinture expressionniste, les jeux photographiques, le trompe-l'œil et... la sculpture atypique. Et j'en passe !

**2 - Jean Noël** au Musée d'art de Joliette — Depuis près de quarante ans, l'œuvre de Jean Noël offre un savoureux mélange de banalité, de curiosité, de disponibilité, de diversité, de fidélité, de fragilité, de gaieté, de simplicité et de spontanéité ; mais, surtout, de lucidité et de liberté. D'humilité aussi, chez un éternel questionneur de l'espace « vivant » et « sans limite » : « Je me borne, dit-il, à écouter les physiciens pour en tirer mes propres conclusions. Ensuite je rentre dans mon petit atelier bricoler et poursuivre mes investigations avec mes bouts de ficelle. » Aussi (re)voir une rétrospective de Jean Noël, c'est un peu comme feuilleter un beau livre d'histoire de l'art au Québec (et ailleurs !) depuis Expo 67, avec des pages mémorables sur plein de mouvements que l'artiste a croisés et dont il a joyeusement revisité les codes (à Joliette, chaque « lecteur » en reconnaissait d'emblée quelques-uns pour son propre compte) ; avec des complicités, également explicites et fécondes, avec des compagnons d'armes de toutes ces années fondatrices : Serge Lemoyne, Henry Saxe, Serge Tousignant, Cozic, bien sûr (avec qui Jean Noël partage une même *table des matières* inusitée dans le champ de l'art), mais aussi, plus indirectement, avec Richard Tuttle, Miro, Arp, Brancusi...

Cela dit, on conçoit facilement que l'œuvre, foisonnante, ne soit pas commode à exposer, que ces frêles assemblages exigent paradoxalement beaucoup d'espace pour donner leur pleine mesure, un peu comme les cerfs-volants qu'ils évoquent par certains côtés. Dans la proposition du Musée d'art de Joliette, de ce point de vue, la première salle était un coup de génie : on y déambulait en état d'apesanteur, comme dans un rêve (mais bien éveillé !), ou encore comme si on évoluait au fond d'une grande piscine peuplée, entre autres, de sirènes en forme de sculptures, à la fois dérisoires et terriblement attachantes. Encore des fantasmes !

**3 - Denis Rousseau** à la Galerie Occurrence — Envers et contre tous, celui que la critique montréalaise a déjà qualifié, entre autres, de « superpatenteux hyperkitsch » ou de « joyeux héros de l'instinct débridé » persiste et signe. Denis Rousseau, en effet, encomrait volontairement le bel espace d'Occurrence, l'automne dernier, avec ses nouveaux dispositifs, souvent loufoques, réunis sous le titre programmatique de *Synapses et autres phénomènes*. Bien sûr, on ne se refait pas, mais les familiers des grosses machines tonitrueuses ou ostentatoires des années quatre-vingt devaient reconnaître que l'artiste avait mis une sourdine à un symbolisme par trop voyant et que ses propositions y gagnaient sur toute la ligne. On pénétrait dans la salle d'exposition comme dans une contrée dépaysante, une sorte de forêt enchantée dont les trois composantes — respectivement intitulées *Tiars*, *Cils* et *Rouges* — s'articulaient comme un langage polysémique, les correspondances entre les formes, les références, les matières et les couleurs étant sensiblement les mêmes à l'intérieur de chaque série et, dans l'ensemble, d'une série à l'autre. Bref, sans renoncer au plaisir de fabriquer impeccablement ses artefacts ni à celui, malin, de créer un malaise certain chez plusieurs spectateurs, Rousseau donnait l'impression d'avoir particulièrement soigné cette fois-ci le bricolage de ses enjeux culturels et de ses propos esthétiques. Personne ne s'en plaindra.

**P.S.1** Finis les gestes de rattrapage historique et autres passages obligés pour le prix Paul-Émile-Borduas ! Avec le couronnement de Jocelyne Allouche, en effet, une artiste multidisciplinaire d'une subtilité exemplaire, avec un profil qui en fait une des créatrices les plus *prometteuses* de l'heure, le deuxième quart de siècle du Prix s'annonce plus stimulant que le premier qui a connu sa part d'incohérences. (Ici, le lecteur met lui-même les noms propres !)

**P.S.2** La mort prématurée de certains artistes aura aussi amené des ratés dans l'histoire récente du prix Borduas : pour mémoire, celle d'Yves Gaucher, de Serge Lemoyne, de Pierre Ayot et de Pierre Granche. Par ailleurs, si les trois premiers ont déjà eu les honneurs d'une vraie rétrospective, Granche en est toujours privé, lui dont le travail public et/ou *in situ* adresse le plus beau défi imaginable à une pratique muséologique qui ne serait pas paresseuse. Espérons seulement que les efforts sympathiques de diffusion de l'art du sculpteur, faits récemment par le Musée régional de Rimouski, le Centre d'exposition de l'UdeM et la galerie Christiane Chassay, seront perçus pour ce qu'ils sont : des hors-d'œuvre apéritifs.

**P.S.3** On permettra enfin au commissaire de l'exposition *Artefact 2001* de féliciter discrètement le jury du prix Pierre-Ayot pour son choix de Michel de Broin comme lauréat de cette année. Au moment de la première édition de notre triennale, le long du canal de Lachine, nous avions la conviction que la « piste cyclable » de l'artiste, espièglement intitulée *Entrelacement*, constituait le geste d'art public à la fois le plus juste et le plus délirant, le mieux ancré et le plus poétique, le plus caustique et le plus convivial, qu'il nous avait été donné de voir depuis des lunes... On imagine aussi que le choix de Michel de Broin aura ravi l'artiste éponyme du Prix. ←